

*L'Aigle
à
deux
Têtes*

Jean Cocteau

Revue de presse

10 avril 2017
Jean-Pierre Lefebvre

LA MORT EN MAJESTÉ AU THÉÂTRE

Le temps de deux représentations, c'est plus d'un millier de spectateurs qui ont eu le privilège de découvrir *L'aigle à deux têtes*, une pièce de Jean Cocteau dont toute l'œuvre baigne dans les gouffres infinis de l'imaginaire. Cette pièce, qui est surtout l'histoire d'un coup de foudre un soir d'orage, a plongé le public cambésien dans un univers au parfum proche des contes de l'enfance. Caroline Rainette, qui signe la mise en scène de cette pièce et qui incarne avec beaucoup de conviction le rôle de la reine, a beaucoup élagué dans le texte original de Cocteau (qui durait trois heures !) afin de le moderniser et de le dynamiser. En une heure trente, cette fable a dévoilé une tragédie politique où les enjeux du pouvoir échappent à la candeur et à l'insouciance. ■



6 avril 2017

Jean-Pierre Lefebvre

« L'Aigle à deux têtes » une pièce littéraire mais pas intello

Écrite en 1944, « L'Aigle à deux têtes » reste une pièce assez méconnue de Jean Cocteau. Elle fut créée deux ans plus tard au théâtre Hébertot à Paris, avec Edwige Feuillère et Jean Marais.

CAMBRAI. La pièce a été adaptée ensuite au cinéma avec la même distribution en 1948. L'idée première de Cocteau était de confronter « une reine d'esprit anarchiste et un anarchiste d'esprit royal ». Rencontre avec Caroline Rainette, comédienne et metteuse en scène.

Vous qui avez pratiqué la danse, la peinture, le chant et le piano, pourquoi avoir choisi le théâtre ?

« Pour moi, c'est un art qui permet de tout rassembler sur le plateau. C'est pourquoi je me suis engagée dans cet art complet qu'est le théâtre ».

Est-ce votre polyvalence qui vous a rapproché de Jean Cocteau et de son œuvre ?

« Effectivement, cela m'a sans doute rapproché de lui. Aujourd'hui, tout est cloisonné et c'est bien dommage. Les grands artistes d'autrefois touchaient un peu à tout. J'avoue que ma grande curiosité intellectuelle me nourrit ».

N'est-ce pas un véritable défi que de monter L'aigle à deux têtes ?

« Oui, car c'est une pièce très dense. De plus, soit Cocteau est tombé

dans l'oubli, soit il est considéré comme intello et il est difficile de communiquer sur cet auteur. Cette pièce est une œuvre particulière car

« Oui. Il faut donner du rythme à cette pièce que nous sommes six à interpréter et ça se travaille comme une partition musicale. »

c'est une véritable intrigue policière et les gens sont étonnés de voir combien elle est éloignée de leurs préjugés ».

Avez-vous mis en scène cette pièce comme on orchestre une œuvre musicale ?

« Oui. Il faut donner du rythme à cette pièce que nous sommes six à interpréter et ça se travaille comme une partition musicale. Cela permet au public de mieux entrer dans cette pièce qui est un conte. Il ne faut surtout pas être rationnel pour recevoir cette pièce très onirique ».

Parlez-nous du personnage de la

Reine que vous incarnez sur scène.

« Ce personnage flotte étrangement comme la plupart des autres qui sont gris ni blancs ni noirs, ni gentils ni méchants.

Cette pièce passionnante est ma préférée car tout est en nuances ».

Votre compagnie Étincelle fait aussi dans l'action culturelle.

Parlez-nous des costumes et du décor.

« On a travaillé avec le lycée Marie Laurencin de Paris pour la conception des costumes.

Chaque élève a fait une proposition et on a choisi les meilleures.

Pour les décors, nous avons fait appel à des élèves de 3e de l'école Boule ».

Quelle est votre plus grande satisfaction avec cette pièce ?

« C'est déjà celle de la jouer encore alors que nous l'avons montée en 2013.

Et puis, c'est aussi de pouvoir échanger avec des spectateurs, jeunes et moins jeunes, à la fin du spectacle et de voir combien leur regard a changé sur Cocteau ».

J.-P. L. (CLP)

22 juillet 2015
Orélien Péréol

Textes rares choisis par Caroline Rainette

L'aigle à deux têtes Écrite pendant l'occupation (1943), cette pièce a eu un succès en dents de scie. Tout d'abord encensée à sa création en 1946. Cocteau en fit un film l'année suivante. Reprise en 1960, puis en 2005, elle fut démolie par la critique : surannée, trop littéraire, romantisme attardé... Il est vrai que l'action progresse par le texte, par les dires des protagonistes. Caroline Rainette a actualisé le texte, si on me permet cette expression venue de l'informatique. Elle a débarrassé la pièce de « fioritures », abandonné certains thèmes, la virginité de la reine, la différence d'âge avec Stanislas... Le texte est concentré sur les intrigues de cour, sur le jeu politique (qui est nommé politique par Cocteau) des relations de pouvoir à l'intérieur d'un même bord. Je ne sais pas comment aurait pu paraître le texte complet, initial, mais je sais bien qu'elle a réussi ce qu'elle voulait faire, et que la vie de la reine est cernée par ces histoires internes.

L'aigle à deux têtes est l'histoire d'un coup de foudre. La reine est très inadaptée à son rôle de reine. Elle vit dans le deuil morbide de son époux, prend des repas imaginairement en tête-à-tête avec lui et surtout, grave problème politique se tient loin de la cour. Elle ne tient pas son rôle auprès du peuple. Sa clairvoyance politicienne sur les manières de la cour, son cynisme qui confine à un dégoût de la vie en font un personnage inédit de force, de logique, de froideur. La vision qu'elle a de la vie ne l'incite pas à aimer les gens : elle préfère la nature, l'orage, le cheval... Aussi, quand un anarchiste escalade le mur et entre dans sa chambre, elle n'a aucune frayeur, elle reconforte presque le jeune homme, hébété par cet accueil et par cette femme : s'il est là, c'est parce que le chef de la police a bien voulu le laisser faire. Lui, l'anarchiste qui veut n'avoir ni Dieu ni maître est assujéti sans s'en rendre compte à ce personnage de l'État qui est pleinement dans son rôle institutionnel, qui avance vers son but (ramener la reine à la cour semble-t-il) avec ruses et détermination. L'amour entre la reine anarchiste et l'anarchiste vite oublieux de sa cause sera intense et tournera court.

La distribution est excellente et égale. Caroline Rainette qui met en scène et joue la reine emporte tout le monde, dans un rôle qui a l'air fait pour elle. Elle est magnifique de solitude revendiquée et acide pour elle et pour son entourage, pleine d'énergie fougueuse, et qui a l'air de ne jamais voir son reproche. La désuétude du texte ne m'est pas franchement apparue.



5 juillet 2015

Michelaise

Résumé du spectacle

Une intrigue policière et politique sur fond d'amour passionnel ! Une jeune reine vit dans le souvenir de son époux, victime d'un attentat le matin de leurs noces. Depuis, elle s'est retirée du monde et attend la mort. Celle-ci lui apparaît sous les traits de Stanislas, jeune poète anarchiste qui fait irruption dans sa chambre pour la tuer. Mais un amour fulgurant va submerger les deux héros, prisonniers d'un univers étouffant où l'un et l'autre finiront par trahir leur cause.

Mon avis

Pour ce dernier spectacle de la journée, encore une agréable surprise : un texte, que je ne connaissais pas, dont la teneur poétique et l'intensité font du bien à entendre. J'avais, allez savoir pourquoi, un peu peur que cela soit démodé : que nenni, et l'étrange dialogue de ces deux destins opposés, cet amour fulgurant qui rapproche deux êtres que tout sépare, est intemporel et fort. La mise en scène, classique, se fait discrète et fidèle, au service du verbe. Les acteurs servent parfaitement cette intrigue romantique et ample. Bref, un grand et beau moment de théâtre.

L'ALCHIMIE DU VERBE

revue théâtrale sur la poésie scénique et dramaturgique

20 juillet 2014

Raphaël

L'Aigle à deux têtes de Jean Cocteau dans une mise en scène de Caroline Rainette au Verbe Fou à 12h00

Cette pièce nous plonge dans un univers à la saveur et au parfum proches des contes de notre enfance. Ce qui distingue cette pièce d'un autre conte, c'est qu'elle est l'œuvre puissante de l'imaginaire de Cocteau, qui se sert de l'univers du conte vers lequel cette mise en scène et cette fable même tendent, pour créer un véritable drame. Le texte, malgré ses accents parfois surannés, est d'une sensible poésie. Cette fable nous dévoile une tragédie politique où les enjeux du pouvoir échappent à la candeur et à l'insouciance, et surtout ne se complaisent pas dans des sentiments pour trop humains, que sont la tristesse et l'amour.

Ce texte nous montre la précarité d'une princesse encerclée par les conventions et par son fol désespoir, qui va recueillir et protéger l'assassin qui était déterminé à la tuer, poète dont la princesse a appris un poème « Fin de La Royauté » qu'elle récite avec énergie et dérision. Cette tragédie qui s'apparente à une intrigue de palais convoque une mise en scène puissante et évocatrice. Le décor d'un vieux château est figuré par de grandes tentures imprimées, un foyer avec le rebord d'une cheminée, et l'utilisation d'un chandelier qui se consume imperturbablement au cours de la représentation. Les costumes sont évocateurs de cet univers féerique, qui confine presque à l'horreur et ressemble de peu à une funeste cage de laquelle la reine ne peut s'échapper intacte.

Tiré d'un film de Cocteau dont il a lui même écrit le scénario, l'ensemble pourrait être un drame symboliste, tant le feu qui y brûle dévore les êtres et les mènent à un total anéantissement. En effet, les choses qu'ils souhaitent ardemment obtenir du monde, ne sont pas réalisables, tant la jalousie et les machinations des hommes et de la politique les empêchent de réaliser véritablement leur ambition et leur rêve. L'interprétation des acteurs est d'une précieuse justesse, ils savent parfaitement dompter le temps et effacer les frontières du réel, pour nous emmener, nous rapprocher de leur monde.

Nous pénétrons dans l'intimité de ces personnages, au cœur et à la source de leurs conflits les plus enfouis. La scénographie évoque une fenêtre ouverte sur la nuit et le jour, figurée par un éclairage différencié qui donne plus de consistance au spectacle, de même que la mobilité et la force de suggestion des objets permet de représenter différentes pièces de la maison sans rien perdre de la force du jeu d'acteurs, avec une musique qui nous fait frémir entre chaque tableau. L'histoire est captivante, les comédiens sont excellents, et la mise en scène transmet bien cet univers du conte, mais d'un conte cruel, où l'âme est sans cesse tourmentée et ne connaît pas de répit.

C'est dans ce drame grandiloquent que le spectateur est plongé, et ce avec un plaisir renouvelé sans cesse par la justesse et la beauté de l'ensemble. Un grand moment de théâtre et de poésie pendant lequel il vous faudra percer le mystère de cet Aigle à deux têtes, et peut être retrouver des images de notre monde moderne dans les conflits liés au pouvoir et à la domination, et juger par vous même, la profondeur du conte que cette compagnie nous livre.

La Provence

13 juillet 2014
Chloé Blaquière

THÉÂTRE DU VERBE FOU

L'aigle à deux têtes (****)

Dans un pays inconnu, une jeune reine veuve s'est réfugiée dans les appartements de son château de Krantz pour échapper à la lutte de pouvoir qui s'est engagée avec sa belle-mère la grande duchesse. Mélancolique et solitaire depuis la mort du roi, elle se renferme peu à peu sur elle-même, attendant la mort. Jusqu'au jour où son chemin croise celui d'un jeune poète, sosie de son défunt mari, qui va tenter de l'assassiner. Pièce peu connue de Jean Cocteau et seule présente au festival cette année, « L'aigle à deux têtes » emploie les thèmes puissants de l'amour et de la mort dans ce drame romantique qui fait ressortir toute la beauté de la langue française. Cette intrigue à la fois policière, psychologique et politique est très prenante et sait tenir en haleine. La mise en scène et les lumières nous mettent directement dans l'ambiance et les dialogues, remaniés pour l'occasion, sont très bien



écrits avec à la clé une interprétation très réaliste de la part des six comédiens. Ça vaut le détour !

/ CHLOÉ BLAQUIÈRE

→ Théâtre à partir de 10ans, jusqu'au 25 juillet à 12h, 13/19€ 04 90 85 29 90, <http://www.leverbefou.fr>
photo ©Christophe Gérard

La Terrasse

23 juin 2014 - N° 222

Manuel Piolat Soleymat

La passion fulgurante d'une reine et d'un poète anarchiste venu pour l'assassiner... C'est L'Aigle à deux têtes, de Jean Cocteau, que Caroline Rainette met en scène au Théâtre Le Verbe fou.

Lorsque Jean Cocteau crée L'Aigle à deux têtes, en 1946, c'est à Edwige Feuillère et Jean Marais qu'il demande d'incarner le couple central de sa pièce. Dans la mise en scène que présente Caroline Rainette, c'est elle-même qui s'empare du rôle de la reine, et Sébastien Poulain de celui de l'anarchiste Stanislas (les autres personnages sont interprétés par Bruno Aumand, Paul Faroudja, Saâdia Courtilat et Daniel Schröpfer). « Avec L'Aigle à deux têtes, explique la metteuse en scène, Cocteau renouvèle le drame romantique : les thèmes de l'amour et de la mort y sont puissamment et habilement orchestrés, à travers un langage ample, emporté, exalté, fiévreux... » En fondant, en 2012, la compagnie Etincelle, Caroline Rainette et Sébastien Poulain se sont donné pour objectif de « toucher le plus grand nombre », de « montrer que les grands textes du théâtre sont toujours d'actualité ». C'est ce qu'ils s'attachent à faire, aujourd'hui, à travers le spectacle qu'ils présentent au Théâtre Le Verbe fou.

16 novembre 2013
Robert Bonnardot

Une fois de plus, je suis allé voir une pièce, suite à la remise d'un flyer à la sortie d'un théâtre.

«LAIGLE A DEUX TÊTES», de Jean COCTEAU.

J'avais vu le film, il y a moult années, adapté de la pièce du réalisateur. Il était produit par Alexandre Mnouchkine et Georges Dancigers, pour les films ARIANE.

Et c'est parce que Nathalie Dancigers est une amie d'enfance, que j'ai regardé ce film un soir au Ciné-Club, où je me suis bien ennuyé...

Donc ce soir, je savais ce que je venais revoir, et j'ai donc pleinement profité du travail des comédiens, et j'ai pris plaisir à cette représentation.

La mise en scène est de Caroline RAINETTE, qui a le ton de la Reine qu'elle interprète.

Cette jeune femme a beaucoup plus d'une corde à sa harpe, le violon est trop petit...

Elle peint, photographie, et bien d'autres choses encore. Edwige Feuillère, qui a joué le rôle avant elle, serait fière de cette succession.

Stanislas, (jadis Jean Marais), est joué par Sébastien POULAIN, il faut parfois vraiment tendre l'oreille, pour apprécier son jeu de comédien.

Bruno AUMAND, (le comte de Foehn), est tout à fait excellent, une vraie maîtrise du rôle et de la scène.

Louise BOUVET (Edith de BERG), a l'énergie du rôle et elle réussit à se faire détester des spectateurs, alors qu'on la devine charmante.

Paul FAROUDJA et Daniel SCHRÖPFER, complètent avec talent cette distribution.

Les nostalgiques de Jean Cocteau, se doivent de venir voir cette pièce et applaudir des comédiens qui ont pris bien des risques, en faisant revivre une page si oubliée...

L'ÉCHO RÉPUBLICAIN

17 septembre 2013
Alain Thibaud

■ VILLEBON

L'Aigle à deux têtes, de la cour à la galerie

La météo maussade, samedi soir, n'a pas permis de proposer dans la cour du château la pièce de théâtre *L'Aigle à deux têtes* de Jean Cocteau interprétée par la Compagnie de l'Étincelle, installée à Paris. C'est donc dans la magnifique galerie qu'une centaine de personnes ont pu assister à la représentation. Entre amour, pouvoir, complot, trahison, une reine anarchiste et un anarchiste roi s'affrontent... Tout était réuni pour accrocher un public sorti ravi. ■



Théâtreorama

Le panorama du spectacle bien vivant

27 avril 2013

Laetitia Heurteau

C'est au Guichet Montparnasse, à deux pas de la rue de la Gaîté que se joue actuellement L'Aigle à deux têtes de Jean Cocteau depuis mars dernier. A la tête de cette jeune compagnie, Caroline Rainette met en scène et incarne la Reine, un projet qui lui tenait à coeur depuis déjà dix ans. Cette pièce, créée au théâtre comme au cinéma avec Jean Marais et Edwige Feuillère est à découvrir jusqu'au 11 mai prochain inclus.

Jugée souvent « pièce inmontable » selon la profession, L'Aigle à deux têtes a finalement été très peu montée depuis sa création dans les années 1940. Le texte et les thématiques sur l'amour, le pouvoir, le complot politique, la trahison que l'on redécouvre ici sont pourtant d'une rare modernité. On y retrouve l'écriture de Cocteau toujours incisive, drôle, poétique.

C'est un projet de mise en scène qui tient à coeur Caroline Rainette depuis dix ans déjà. Elle y incarne cette reine, très proche de l'univers de Sissi l'impératrice, qui vit recluse de la politique depuis que son époux, Frédéric est mort dans un attentat au matin de son mariage de nocces, il y a tout juste dix ans. Stanislas, un poète anarchiste fait alors irruption dans le château de Krantz où elle s'est réfugiée dans le but ultime de la tuer.

Hommage à la « poésie de théâtre de Jean Cocteau »

Cette mise en scène de la jeune interprète Caroline Rainette est un véritable hommage à la pièce de Cocteau. Des costumes et des décors construits pour l'occasion par les jeunes élèves du Lycée Marie Laurencin et de l'école Boule. On y retrouve en effet l'ambiance des décors de la pièce, dans ce château à l'esprit très baroque.

Il faut surtout ici saluer la prestation de Caroline Rainette en tant que comédienne. Elle y incarne avec beaucoup de charisme cette Reine prisonnière du passé et de son ancien amour, obligée de reprendre subitement les rênes de la politique, ne cessant de jouer double jeu.

Le personnage de Stanislas, destabilisé par sa rencontre avec la Reine est un personnage ici un peu plus passif que dans la mise en scène au cinéma de Jean Marais. La metteure en scène a voulu ici souligner sa position politico-sentimentale constamment instable.

D'autres personnages secondaires viennent ici entouré ce couple romantique très moderne. Mention spéciale à l'interprète de la suivante de la Reine, Edith de Berg (incarnée ce soir-là par Saâdia Courtillat) ou au comte de Foehn (Bruno Aumont) qui souligne bien la duplicité nécessaire aux rouages de la politique. Quelques maladresses parfois à relever dans le choix de mettre en scène des personnages subalternes (domestique muet, etc.)

Il faut surtout saluer ici cette belle initiative de mise en scène qui donne la part belle à des scènes de monologues drôles, émouvants, rythmés, poétiques et particulièrement bien écrits. Un bel hommage à la « poésie de théâtre de Jean Cocteau » dont on célèbre cette année les cinquante ans de sa mort.

Le blog d'Anne Brassié

19 avril 2013

Anne Brassié

Une toute jeune compagnie, l'Étincelle nous offre un bonheur rare: l'œuvre de Cocteau, chant d'amour et satire politique, l'Aigle à deux têtes. Une reine pleure son mari tué le soir de leurs noces. Elle s'absente du monde, cache son visage et n'assume plus sa fonction royale. Un jeune poète anarchiste « Les poètes introduisent toujours le désordre dans une société », lui rend la vie. Il y a du Corneille, du Victor Hugo et du Montherlant dans cette pièce qui a été intelligemment raccourcie. Magnifique jeu des acteurs qui sont beaux et efficaces.

Rien que pour cette parole amoureuse de Stanislas à la reine : » Je vous offre d'être vous et moi un aigle à deux têtes. » il faut y aller.



Mars 2013

Christian-Luc Morel

Comédie dramatique de Jean Cocteau, mise en scène de Caroline Rainette, avec Caroline Rainette, Sébastien Poulain, Bruno Aumand, Cécile Rittweger (en alternance Sadia Oummay), Nicolas Hanneltel et Daniel Schröpfer.

La pièce, le film ont marqué à jamais la mémoire. Cocteau, poète et démiurge. Il fallait un grand courage - ou une grande folie - ou les deux pour oser prendre des ciseaux et s'attaquer aux «fioritures» d'une telle œuvre baroque.

Caroline Rainette l'a fait avec discernement et réserve. Malgré quelques naïvetés, le résultat ne déçoit pas.

L'histoire de «L'aigle à deux têtes» est celle d'un conte. Une reine pleure son roi, guettée par une mère qui hait sa bru et un chef de la police abominable comme il se doit. Un jeune anarchiste, poète et exalté, s'est juré de tuer la souveraine. Or, il ressemble comme un double au défunt monarque.

Trouble de la reine, ivresse d'être aimé et d'aimer du jeune homme : le drame se referme comme les ronces d'une forêt magique. Il faut aimer et tuer qui l'on aime. Le metteur en scène - qui joue également le rôle de la reine - a imaginé un décor de château de l'enfance. Ne manquent ni chenets, ni feu, ni fauteuils de velours rouge, ni miroirs. Osons rêver.

Caroline Rainette évoque bien sûr Edwige Feuillère, qu'elle doit tant aimer pour l'imiter parfois si justement, mais aussi Marie Bell ou Silvia Montfort, vraiment de la race des grandes comédiennes françaises, avec toutes les qualités apprises de son maître, une autorité qui lui appartient et une élégance rare chez les jeunes femmes de son temps. Elle est royale, simplement.

Stanislas, le jeune homme-assassin, pauvre et poète, est incarné avec une rare et bouleversante émotion par Sébastien Poulain, héros romantique tourmenté, parfaitement distribué, qui déchire la convention de ses cris d'amant blessé, lacéré par le mensonge. C'est une révélation.

Bruno Aumand, excellent «Fouché» des sommets, se révèle très convaincant, doté d'une diction parfaite, avec une belle prestance. Saâdia Courtillat (en alternance avec Cécile Rittweger) pêche par excès de grimaces et peine parfois à être audible. Enfin, Nicolas Hanneltel et Daniel Schröpfer, tous deux efficaces, complètent la troupe.

Certes les costumes pourront prêter à sourire, le décor être raillé par des cyniques impitoyables, mais l'on passe un si joli moment, avec des envolées et des moments de bravoure exécutés avec grâce et talent, que le cœur y est. Cet aigle romantique vole et emporte sur ses ailes qui ose aimer.

THEATRAUTEURS

Actualité théâtrale, chroniques

29 mars 2013

Simone Alexandre

Cette phrase seule suffirait à indiquer le climat de la pièce et le niveau auquel elle doit être jouée. Nous ne sommes pas prêts d'oublier l'élégance altière d'Edwige Feuillère dans ce rôle et dans beaucoup d'autres, même si son jeu se résumait disaient les mauvaises langues à jouer du violoncelle ...

C'est dire la hardiesse qu'il a fallu à Caroline Rainette pour prendre en mains : texte, rôle principal, mise en scène et même décor, lequel parfaitement réussi nous plonge immédiatement dans l'atmosphère voulue.

Nul n'ignore que Jean Cocteau s'inspira du destin d'Elisabeth de Wittelsbach, plus connue sous le nom d'Elisabeth d'Autriche (dite Sissi) laquelle fut, ô coïncidence ! tuée par un anarchiste.

Le style de cette pièce est hugolien car il y a du Ruy Blas en ce Stanislas à la fois poète et conspirateur. Eros et Thanatos ne font qu'un en lui.

Nous sommes au château de Krantz où la reine est de passage, puisqu'elle change constamment de lieu de résidence et ne couche jamais dans la même chambre deux soirs de suite. Elle est veuve et le portrait du feu roi est situé bien en évidence. L'orage gronde ... Un homme que la police recherche s'introduit en ces lieux, le drame peut commencer.

Pièce à 6 personnages au cours de laquelle les passions vont se déchaîner et les contradictions devenir curieusement logiques.

Reprendre ce texte était une gageure si l'on considère que la « psychologie héraldique » a depuis longtemps déserté les esprits.

N'importe, cet hommage rendu à Jean Cocteau est bien plus qu'estimable et a le mérite de nous faire redécouvrir ce théâtre d'action qui n'est pas pour autant dépourvu de complications psychologiques.

Je voudrais signaler la prestation difficile mais parfaitement réussie de Daniel Schröpfer qui nous prouve que ce que l'on nomme « présence » au théâtre est un don pouvant aisément se passer du secours de la parole.